

LA PRISE ET LA DESTRUCTION DE ZAATCHA Épisode clé de l'insurrection des Ziban en 1849

Settar OUATMANI*

En 1849, Bouzian, habitant d'un petit village des Ziban (région de l'est algérien, au sud de l'Aurès), en l'occurrence l'oasis de Zaatcha, située à 35 km au sud-ouest de Biskra, souleva la population de sa région et son mouvement se développa par la suite, englobant le Sud-Constantinois. En dépit de tous les moyens mis en œuvre, au cours des mois de mai et juin 1849, par l'autorité française des Ziban afin d'anéantir l'insurrection de Zaatcha, le mouvement de Bouzian ne cessa de s'intensifier. Au début du mois de juillet 1849, une expédition militaire, commandée par le colonel Carbuccia, gagna les Ziban, dans le but de mettre fin à l'insurrection. L'échec de cette expédition permit à Bouzian d'exploiter son succès, concentrant ses efforts sur l'Aurès afin de le faire basculer dans le mouvement, ce qui fut le cas à partir du mois d'août 1849. Si l'insurrection de Bouzian s'est propagée dans les Aurès, c'est également grâce à l'intervention des principaux marabouts de la Rahmaniyya. Cet ordre apporta à l'insurrection une certaine légitimité religieuse. Le ralliement de Si Abd al-Hafidh permit de mobiliser des milliers d'adeptes prêts à participer à la lutte armée. Mais sa défaite à Sérïana (17 septembre 1849) sapa la dynamique qui suivit son engagement dans l'insurrection. Dans ce contexte, une nouvelle expédition militaire, commandée par le général Herbillon, arriva à Zaatcha, le 7 octobre 1849. Se refusant à plier devant les menaces des Français, les défenseurs organisèrent leur défense avec vigueur. Bientôt, des combattants venaient au secours de Zaatcha qui devenait pour un temps, un centre symbolique de la lutte contre les Français. Quant aux Français, après un long siège épuisant au cours duquel ils subirent beaucoup de pertes, et après l'échec d'un premier assaut survenu le 20 octobre, ils décidèrent, le 26 novembre 1849, de lancer un nouvel assaut pour s'emparer de Zaatcha.

L'assaut final

Les troupes destinées à participer à l'assaut final étaient réparties en trois colonnes. La première colonne, forte de 950 hommes et placée sous les ordres du colonel du Barral, était chargée de l'attaque du centre. La deuxième, constituée de 880 hommes et commandée par le colonel Canrobert, devait attaquer le village par la droite. La troisième, composée de 880 hommes et placée sous les ordres du colonel du Lourmel, était chargée de l'attaque de gauche. Enfin, le commandant Bourbaki avec environ 1 200 hommes, devait

* Docteur en histoire.

surveiller les alentours de l'oasis pour empêcher les habitants des villages voisins de venir au secours de leurs frères de Zaatcha (1).

Du 24 au 26 novembre au matin, les Français avaient déposé, auprès de chaque brèche, des outils de toutes espèces, des échelles, des cordages, des sacs pleins de poudre et de mines etc. Ils voulaient ainsi les utiliser rapidement et efficacement. Si la journée du 24 novembre connut des combats acharnés lors d'une attaque à l'improviste des défenseurs de Zaatcha, celle du 25 fut plutôt calme. À la veille du 26 novembre, le général Herbillon et les trois chefs de colonnes consacrèrent leur temps à revoir les dernières modalités du plan d'assaut.

Le 26 novembre, à 7 h 30, les trois colonnes furent massées au pied de chaque brèche. Au même moment, le commandant Bourbaki commença son mouvement, en vue de couvrir l'ensemble de l'oasis. L'artillerie tirait à feu vif et continu sur le village. À 8 heures, le général Herbillon, placé près de la brèche du centre, faisait sonner la charge. À cet instant, les sapeurs du génie renversèrent les masques des passages du fossé et les trois colonnes se lancèrent sur les brèches (2).

Dans l'attaque de droite, le colonel Canrobert forma une petite escorte de seize personnes pour franchir en premier la brèche de droite. À peine arrivés dans les premières constructions du village, 2 officiers et 13 soldats de l'escorte tombèrent sous les balles des défenseurs de Zaatcha ; le colonel Canrobert s'en sortit miraculeusement sain et sauf (Herbillon, 1829, p. 153). Il écrit dans ses mémoires : « Nous gravissons la brèche à quatre pattes, trébuchant, tombant, nous cramponnant. Une grande partie des miens est tuée, mais le reste, moi toujours à sa tête, nous débouchons dans la ville. Là, que de ruelles, de maisons en ruine, d'obstacles ! Les coups de fusil partent de partout. Il faut fouiller chaque maison, chaque cave. Nous cheminons ainsi, perdant toujours du monde, mais passant à la baïonnette tout ce que nous rencontrons » (Bapst, p. 483).

De son côté, le colonel de Lourmel (3) réussit à franchir la brèche de gauche ; il trouva en face de lui une résistance ferme de défenseurs du village ; il perdit beaucoup de soldats avant de recevoir lui-même une blessure. Un de ses soldats se souvient des premiers moments de l'attaque : « Le tiers du chemin était déjà parcouru sans que nous eussions reçu un seul coup de feu. Les Arabes nous attendaient dans les rues et se replièrent rapidement dès qu'ils s'aperçurent que nous les dominions des terrasses. Notre passage commençait à devenir impraticable, il fallait passer de maison en maison sur des poutres vermoulues, un à un. Pendant ce temps, l'ennemi se pressait à l'ouverture carrée qui se trouve au centre de chaque terrasse, et vingt coups de fusils tirés à bout portant de bas en haut accueillaient la tête de la colonne à chaque maison. C'est dans un de ces passages que mon lieutenant colonel reçut une balle qui lui traversa les

(1) Centre d'archives d'outre-mer, 10 H 76, Journal des opérations de la colonne expéditionnaire des Ziban par le colonel Borel de Bretizel, Constantine, 14 décembre 1849.

(2) *Ibid.*

(3) Promu plus tard général, il mourut à la bataille de Sébastopol, le 5 novembre 1854.

reins de bas en haut. Cette blessure ne l'arrêta pas un seul instant, et la colonne parvint en moins d'une demi-heure à donner la main aux zouaves qui arrivaient de l'extrême opposé» (4).

Enfin, dans l'attaque du centre, encouragé par les premiers succès des colonnes de gauche et droite, le colonel de Barral traversa la brèche de gauche et engagea sa colonne dans des combats meurtriers. Une demi-heure après le déclenchement de l'assaut, les chefs des trois colonnes se serrèrent la main au centre du village. La première étape de l'assaut était arrivée à son terme.

Cependant, la vraie bataille venait de commencer. Les défenseurs de Zaatcha, voyant l'impossibilité de refouler les Français à l'extérieur de leur sillage, se réfugièrent à l'intérieur de leurs maisons pour continuer la lutte. De là, ils tiraient sans cesse sur les Français sans que ces derniers puissent les voir. Devant une telle situation, les soldats pénétraient dans les maisons, les fouillaient et descendaient même aux rez-de-chaussée; Dans son rapport d'ensemble sur l'expédition de Zaatcha, le général Herbillon écrit à propos de ces moments : « Il faut entamer le siège de chaque maison. De la terrasse, on ne descend au premier étage qu'après un combat. On essuie à bout portant le feu d'un ennemi franchement décidé à jouer sa vie. Du premier étage pour descendre au rez-de-chaussée, on ne trouve qu'un trou étroit placé au milieu de la maison. Il éclaire à peine le rez-de-chaussée. C'est sous ce réduit obscur que sont réunis tous ceux qui ont été chassés des étages supérieurs. La pièce est grande; celui qui s'y aventure reçoit immédiatement une balle et ne sait à qui répondre. La porte inférieure est ruée ou obstruée par des décombres; l'on ne voit d'autres ouvertures que des créneaux d'où partent de nouveaux coups de feu. C'est un autre siège plus meurtrier que l'assaut» (5).

Cette stratégie de fouille et de pénétration dans les maisons parut coûteuse aux Français. Au bout d'un temps, ils perdirent beaucoup des leurs. En plus, aucun signe ne leur indiquait la fin imminente des combats. C'est alors que les militaires français procédèrent à l'utilisation de moyens moins chers en vie humaine et plus destructifs : « On reconnaît alors l'utilité des pétards (écrit le sergent-major Ribes). Les sapeurs en montant à l'assaut ne s'étaient pas munis de sacs à poudre, dans la crainte d'accidents funestes; mais quelques minutes suffirent pour apporter et mettre en œuvre ceux qui ont été disposés à l'avance près des brèches. De tous les côtés alors, les détonations de pétard se succèdent, l'on ne voit plus que des maisons qui sautent, des pans de murs qui s'écroulent en livrant de larges ouvertures dans les sombres demeures des indigènes, d'où sort encore un feu soutenu, et où nos intrépides soldats se jettent résolument, passant tout ce qui se présente à la baïonnette» (6).

(4) Service historique de l'armée de terre, MR 882 (2), Relation de l'expédition et de la prise de Zaatcha, Zaatcha le 27 novembre 1849.

(5) SHAT, 1 H 131, Rapport sur les opérations de la colonne expéditionnaire des Ziban, Zaatcha le 28 novembre 1849.

(6) SHAT, 1 H 211, Histoire de la campagne des Ziban par le sergent-major Ribes, cahier 2, chapitre 8.

Après chaque détonation, les zouaves achevaient les survivants, quitte à commettre des exactions qualifiées de « barbares » (7) par certains officiers ou historiens français. Nombre de ces historiens se sont indignés plus tard du comportement sévère des soldats français. « Si pourtant on envisage froidement la situation, (écrit Alfred Nettement) n'hésitons pas à l'avouer, notre victoire fut à demi déshonorée » (cité par Fillias, 1960, p. 353). Et Pélissier de Reynaud (1854, p. 318) de constater que « la gloire des vaincus fit pâlir celle des vainqueurs » Mais le meilleur témoignage de ces exactions est rapporté par Charles Baudicour qui écrit en 1851 : « Les zouaves, dans l'enivrement de leur victoire, se précipitaient avec fureur sur les malheureuses créatures qui n'avaient pu fuir. Ici un soldat amputait, en plaisantant, le sein d'une pauvre femme qui demandait comme une grâce d'être achevée, et expirait quelques instants après dans des souffrances atroces ; là, un autre soldat prenait par les jambes un petit enfant et lui brisait la cervelle contre une muraille ; ailleurs, c'était d'autres scènes qu'un être dégradé peut seul comprendre et qu'une bouche honnête ne peut raconter... » (Baudicour, p. 507).

Avec le recul, Baudicour pense que ces procédés n'étaient pas nécessaires, car ils ne faisaient qu'augmenter la haine des Arabes contre les Français. Dans ce cas, ajoute-t-il, « la paix ne devient plus possible que les armes à la main » (Baudicour, p. 507). Les soldats présents à l'assaut de Zaatcha ne pensaient pas de la même façon. Avides de vengeance, ils appliquaient les pires lois de la guerre, même après la victoire. Ils pensaient déjà à l'avenir, car selon eux, il fallait frapper fort de manière à ce que l'adversaire se souvienne toujours de ces moments. « Zaatcha (écrit Séroka) devait rester l'exemple d'un terrible châtiement » (Seroka, 1912, p. 520).

La mort de Bouzian

Jusqu'à son dernier souffle, Bouzian sut garder une attitude honorable dans le combat qu'il menait. Entouré par sa famille et ses proches, il participa énergiquement à la défense de son village, lors de la journée du 26 novembre. Sa mort consacra la victoire des Français.

Bouzian combattit au côté d'une centaine de ses partisans dans l'une des maisons crénelées de Zaatcha. Par le biais d'une dénonciation, le commandant Lavarande, chef du 2^e bataillon de zouaves, découvrit la maison où se trouvait Bouzian. Immédiatement, il encercla la maison en question. Les zouaves essayèrent sans succès d'escalader la terrasse en s'appuyant sur les maisons voisines. Puis, le commandant Lavarande décida de contourner une partie de la montagne vers la muraille de la maison, mais les canonniers furent tués pendant la manœuvre. Enfin, il employa la mine. Après deux explosions et de nouvelles pertes humaines, une partie du mur de la maison tomba ce qui laissa les assiégés qui se trouvaient à l'intérieur, à découverts (Bocher, 1851, p. 97). C'est à ce moment-là, que Bouzian se décida à sortir. « Bouzian se décide enfin à sortir (écrit le commandant Lavarande dans son rapport du 27 novembre),

(7) C'est le terme employé par exemple par Baudicour (1853, p. 507).

j'arrête le feu, je le fais saisir par deux soldats qui l'amènent à mes pieds. Je lui ôte son chapelet, ses pistolets, sa cartouchière : pendant cette cérémonie, j'avais envoyé un officier prendre les ordres du général et je lançais en même temps des soldats dans l'endroit où s'était réfugié Bouzian, avec sa femme, ses deux fils, sa belle fille, son jeune enfant, une dizaine de femmes et à peu près 150 serviteurs. En un instant, ils furent tous massacrés » (8).

Le général Herbillon donna immédiatement l'ordre d'exécuter Bouzian. Selon les officiers présents sur place, ce dernier eut un comportement digne de sa stature. Il répéta qu'il avait fait son devoir et qu'il ne regrettait rien (9). Il dit aussi selon Charles Bocher : « Vous avez été les plus forts, Dieu seul est grand, que sa volonté soit faite ! » (Bocher, p. 98). Un autre témoin écrit à propos de cette scène : « J'étais présent à la mort de ce vieillard (c'est-à-dire Bouzian), et c'est le plus imposant spectacle que j'aie vu jamais. Il attendait avec calme qu'on disposât de lui, et quand il apprit qu'il allait mourir, il se releva de toute sa hauteur en regardant intrépidement les zouaves qui devaient le fusiller... Cet homme avec mille défenseurs permanents et les contingents qui venaient le seconder tour à tour, tenait nos forces en échec depuis cinquante-trois jours, sans artillerie, sans mine, par la seule puissante (arme) du fanatisme ; s'il appartenait à une grande nation, son historien pourrait lui faire une belle page dans les fastes de son pays. Je vous écris toutes ces choses un peu sous l'impression du moment, mais je vous avoue qu'elle est extrêmement vive » (10). Bouzian tomba ensuite sous les balles des zouaves. Son fils, âgé à peine de 17 ans, connut le même sort tout comme les survivants de l'assaut. Le général Herbillon ne se contenta pas de la mort de Bouzian. La tête de celui-ci fut fixée à la baïonnette d'un fusil ; à la baguette fut pointée celle de son fils et sur la capucine fut placée celle du chérif Moussa al-Darqâwi. Ces têtes furent exposées dans le camp pour, dit-il, « convaincre les incrédules de leurs morts et servir d'exemple à ceux qui seraient (essayeraient) de les imiter » (11). Ces têtes furent exhibées ensuite au marché de Biskra. La tête de Bouzian fut enfin conservée à Constantine. Selon le docteur Rebut, elle fut emmenée plus tard au muséum de Paris (Rebut, 1886, p. 79-80).

On se demande pour quelle raison, les Français tenaient à conserver la tête de Bouzian. Il est possible que, par ce geste, ils aient voulu garder durablement la preuve de leur victoire. Bouzian leur a causé tant de problèmes et tant de pertes que sa mort n'avait pas suffi à calmer leur esprit. D'ailleurs, il ne fut pas le seul à connaître un tel sort, les musées d'Algérie conservaient durant tout le XIX^e siècle, les restes de nombreux résistants algériens.

(8) SHAT, 1 H 131, Notes du Commandant Lavarande, 27 novembre 1849.

(9) *Ibid.*

(10) SHAT, MR 882 (2), Relation de l'expédition et de la prise de Zaatcha, Zaatcha le 27 novembre 1849.

(11) CAOM, 2 H 25, Une lettre du général Herbillon au gouverneur général, Zaatcha le 26 novembre 1849.

Bilan matériel et humain : fin d'une oasis et d'une population

Au milieu de la journée du 26 novembre, il ne restait que des ruines à Zaatcha. Des coups de feu furent encore échangés jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Les Français commencèrent alors la destruction de tout ce qui tenait encore debout dans le *ksar* : maisons, mosquées, minarets, murailles, vergers et palmiers. Cette opération dura jusqu'au 27 novembre. Avant même que la colonne expéditionnaire reprenne le chemin de Constantine, Zaatcha fut effacé de la carte : elle n'existait plus.

Au soir du 26 novembre, sous l'impression du moment, le général Herbillon écrit au Gouverneur général pour l'informer de la prise de Zaatcha : « Zaatcha est en (à) notre pouvoir. Trois bataillons occupent la ville. Bouzian et les défenseurs n'existent plus. Ce matin à 8 heures, les trois brèches ouvertes par l'artillerie et améliorées par les soins du génie ont été franchies avec enthousiasme et intrépidité par trois colonnes de 800 hommes... les défenseurs ont vigoureusement soutenu l'attaque du haut de leurs terrasses, du bas de leurs maisons admirablement disposées pour la résistance : tous se sont fait tuer... au (en) moins d'une heure, les terrasses, les rues ont été complètement occupées » (12).

Les habitants de Zaatcha connurent le même sort que Bouzian. Ceux qui avaient échappé à l'assaut et aux explosions des maisons, étaient passés par les armes. Les Français dénombrèrent sur place près de 800 morts sans compter ceux qui étaient ensevelis. À l'extérieur de Zaatcha, de nombreux combattants appartenant aux villages voisins furent aussi tués dès le premier bruit de l'assaut, alors qu'ils essayaient de venir au secours de leurs frères de Zaatcha (13).

La plupart des historiens qui ont cité l'affaire de Zaatcha ont estimé les pertes françaises à 1 500 tués et blessés. Le sous-lieutenant Séroka, grand connaisseur des affaires des Ziban en raison des fonctions qu'il a exercées au cercle de Biskra depuis les débuts de la conquête française et des recherches qu'il avait effectuées sur l'histoire de cette région a fourni une liste détaillée des pertes françaises. Dans la seule journée du 26 novembre, les pertes s'élevaient à 43 tués et 175 blessés. Pour l'ensemble du siège, les pertes étaient de 20 officiers tués et 60 blessés ; 300 soldats tués et 620 blessés ; 250 soldats morts à cause du choléra. En tout, 570 morts et 680 blessés (14).

Dès la prise de Zaatcha, le général Herbillon ordonna la confiscation des biens de ses habitants. Un arrêté du Gouverneur général, daté du 10 avril 1850, confirma cette décision. Il s'agissait de louer une partie de ces biens et d'octroyer le reste à des familles fidèles à la France, en guise de récompense pour les services rendus. Depuis, quelques-uns des voyageurs qui passaient par la région, ont évoqué ce qui restait de Zaatcha (15). Un témoignage daté du

(12) *Ibid.*

(13) *Ibid.*

(14) Notons que dans le chiffre des soldats tués, se trouve environ 170 soldats morts de leurs blessures dans l'ambulance, au camp de Zaatcha ou à l'hôpital de Biskra.

(15) CAOM, 10 KK 30, Un rapport du commandant de la subdivision de Batna, 11 juillet 1850.

début du XX^e siècle décrit Zaatcha comme suit : « Un peu plus loin, l'emplacement de Zaatcha, oasis et village détruits et rasés en châtiment de l'insurrection de 1849. Un *bordj* ancien relais de poste, quelques palmiers stériles seuls survivants de la forêt de 70 000 dattiers détruits, des bosses de terre à la place où l'on fit sauter le village fortifié, un petit monument funéraire à la mémoire des soldats tombés pendant le siège de 52 jours à l'assaut final, une colonne brisée sous une treille et un abricotier sauvage » (Monographie de Biskra et du Sahara de Constantine, 1921, p. 591).

BIBLIOGRAPHIE

Archives

- CAOM, 10 KK 30, Un rapport du commandant de la subdivision de Batna, 11 juillet 1850.
 CAOM, 2 H 25, Une lettre du général Herbillon au gouverneur général, Zaatcha le 26 novembre 1849.
 Centre d'archives d'outre-mer, 10 H 76, Journal des opérations de la colonne expéditionnaire des Ziban par le colonel Borel de Bretizel, Constantine, 14 décembre 1849.
 Service historique de l'armée de terre, MR 882 (2), Relation de l'expédition et de la prise de Zaatcha, Zaatcha le 27 novembre 1849.
 SHAT, 1 H 131, Notes du Commandant Lavarande, 27 novembre 1849.
 SHAT, 1 H 131, Rapport sur les opérations de la colonne expéditionnaire des Ziban, Zaatcha le 28 novembre 1849.
 SHAT, 1 H 211, Histoire de la campagne des Ziban par le sergent-major Ribes, cahier 2, chapitre 8.
 SHAT, MR 882 (2), Relation de l'expédition et de la prise de Zaatcha, Zaatcha le 27 novembre 1849.

Publications

- BAPST, 1898-1917, *Le marché Canrobert ; Souvenirs d'un siècle*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 6 tomes.
 BAUDICOUR, 1853, *La guerre et le gouvernement de l'Algérie*, Paris, Sagnier et Bray, 1853, 600 p.
 BOCHER (Charles), 1851, Le siège de Zaatcha, *Revue des deux mondes*, Paris.
 FILLIAS (A.), 1060, *Histoire de la conquête et la colonisation de l'Algérie (1830-1860)*, Paris, Arnaud de Vresse, 456 p.
 HERBILLON (Général Emile), 1826, *Quelques pages d'un vieux cahier. Souvenirs du général Herbillon* publiées par son arrière petit-fils, Berger-Levrault, 1829.
 « Monographie de Biskra et du Sahara de Constantine », 1921, *Bulletin de la société de géographie d'Alger et de Constantine*, 1921.
 PELISSIER DE REYNAUD (E.), 1854, *Annales algériennes*, Paris, Dimaine, III vol.
 REBOUT, 1886, Lettres au sujet des têtes de Bou Baghla, Bouzian et du chérif de Tebessa, *Revue africaine*, n° 30, p. 79 à 80.
 SEROKA, 1912, Le Sud-Constantinois de 1830 à 1855, *Revue africaine*.